

430708

LA
PENSION DE RETRAITE
OU
LE PRÉCEPTEUR DANS L'EMBARRAS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. CARMOUCHE ET DE COURCY,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE
THÉÂTRE DE LA GAITÉ, LE 18 JUILLET 1823.

~~~~~  
PRIX : 1 FRANC.  
~~~~~



PARIS,
AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE
ANCIENNES ET MODERNES,
CHEZ M^{ns}. HUET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE ROHAN, N. 21, AU COIN DE CELLE DE RIVOLI
ET BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

1823.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE BARON BUTLER	M. LEQUIEN.
EDOUARD , son fils, jeune homme de 19 ans.	M. FRANCISQUE.
M. BONIN , précepteur d'Edouard...	M. MERCIER.
PAMÉLA , nièce du Baron.....	M^{lle} GOUGIBUS.
M^{me} RIGOLO , femme-de-charge...	M^{me} MITONNEAU.
UNE NOURRICE	M^{me} CHÉZA.
LAURENT , domestique du Baron...	M. FERRÉ.
Domestiques.	

La Scène se passe à Munich dans la maison du Baron.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

LA PENSION DE RETRAITE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

(Le théâtre représente la cour d'une jolie maison de campagne ; à droite du spectateur, au premier plan, un pavillon avec une porte et une fenêtre ; sur la scène, au deuxième plan, à gauche, une aile de bâtiment où loge M. Bonin ; au troisième plan, du même côté, une entrée dans la maison ; dans le fond, un mur et une grille.)

SCÈNE PREMIÈRE.

EDOUARD seul, *entrant avec précaution.*

Mon Précepteur est sorti... lisons ma lettre : « Monsieur
« et cher petit mari, m'aimant à beau dire que lorsqu'on a
« signé son contrat on est tout-à-fait marié, il me semble
« qu'il manque bien des choses à notre mariage, d'abord le
« consentement de votre père, j'ai maintenant quelques
« scrupules sur le secret que maman a gardé avec lui ; en
« attendant qu'il revienne de son voyage, je trouve bien
« triste d'être époux de si loin. Ce matin, je suis marraine,
« je passerai devant votre maison, où je suis consignée en
« qualité de votre cousine, et je tâcherai de vous dire un joli
« bonjour. Il faut bien que je vienne, puisque depuis huit
« jours que votre vieux Précepteur est revenu, vous ne pou-
« vez plus sortir. Adieu donc, en attendant la visite de votre
« femme et cousine Paméla. » Quelle position ! être marié
« secrètement, et pendant l'absence de mon père qui me croit
« tout à mes études, tout à mes devoirs... s'il venait à savoir !...
« s'il allait revenir... que faire ?... quel embarras !... il est
« aussi par trop cruel, pour un homme marié d'être en rete-
« nue, et de ne pouvoir pas même aller voir sa femme aux
« heures de récréation ! au diable mon Précepteur ! »

Air : *Vaud. de Vade à la Grenouillère.*

Il me traite comme un enfant,
Comme un écolier il me tance;
Par fois, quand ma femme m'attend,
Je me vois mettre en pénitence. (bis.)
Si cela continue ainsi,
Sa rigueur n'aura pas de bornes;
Il finira peut-être ici,
Malgré mon titre de mari,
Par vouloir me mettre les cornes.

SCENE II.

EDOUARD, M^{me} RIGOLO, portant des cartons de dessin.

EDOUARD.

Du bruit... c'est madame Rigolo... faisons semblant de travailler. (*Il tire un livre de sa poche.*) Bonus, bona, bonum. (*Il marmote en gesticulant.*)

M^{me} RIGOLO.

Bonjour, M. Edouard, déjà au travail... c'est très-bien, vous ferez le jeune homme le plus-savant de tout Munich, et cela grâce à M. Bonin.

EDOUARD.

Oui, mais il est bien ennuyeux, ton M. Bonin avec sa rigidité!

M^{me} RIGOLO.

Dame, c'est monsieur votre père qui l'a voulu comme cela... c'est bien le Baron allemand le plus sévère, et surtout avec la jeunesse, je l'entends encore dire à M. Bonin, la veille de son départ pour la Hollande, il y a un an : «—M. Bonin, si pendant mon absence, mon fils ne contracte aucun défaut, ne fait aucune mauvaise connaissance, ne commet aucune faute grave, à mon retour, je vous assure une pension viagère de 300 florins. dans le cas contraire, vous n'aurez rien, et je vous chasse.»

EDOUARD.

Oui, je sens bien que le bonhomme a ses raisons pour me tenir comme il me tient... (*à part.*) Pauvre Bonin, ta pension est bien hypothéquée!

M^{me} RIGOLO.

Aussi, comme vous êtes élevé! voilà un beau garçon!.. et sage!.. comme une image! pas le plus petit reproche à vous faire.

EDOUARD.

C'est égal, j'aimais bien mieux t'avoir pour gouvernante que lui pour gouverneur. Pendant le petit voyage qu'il a été forcé de faire dernièrement, par suite de la mort d'une vieille tante... au moins j'étais libre, je pouvais aller et venir... (à part.) C'est pendant ce tems là que j'ai épousé ma cousine.

M^{me} RIGOLO.

Le peu de liberté qu'on vous a laissé vous profitera. Il est toujours bon dans la vie de mettre quelque chose de côté... ça se retrouve.

EDOUARD.

Air : de Marianne.

Mais les plaisirs, la douce ivresse,
Ne sont pas tels que les écus ;
Plus tard, les amours, la jeunesse,
Tout ça ne se retrouve plus.

Mad. RIGOLO.

Dans l'âge mûr,
Soyez-en sûr.
On peut jouir de ses économies,
Quand on n'a pas fait de folies,
Et dépensé tout son argent
Comptant.
Sans suivre ces femmes légères
Qui n'écoutent que leur désir ;
Je me suis fait, sur le plaisir,
Des rentes viagères.

EDOUARD.

Et vous voulez les partager avec M. Bonin... car, je sais qu'il est question de mariage entre vous.

M^{me} RIGOLO.

C'est bon ; c'est bon, petit espiègle... il est au moins huit heures, allez le retrouver, c'est le moment de votre promenade habituelle.

EDOUARD, à part.

Il ne faut pas le contrarier aujourd'hui, j'ai besoin qu'il me laisse seul ce matin. (Haut.) Adieu, madame Rigolo, jusqu'à nouvel ordre.

Air : *Vaud. des Gascons.*

Je vous quitte,
Et sur votre hymen,
D'avance je vous félicite.
Vraiment, vous et monsieur Bohin,
Vous pouvez vous donner la main.

Vous n'êtes plus jeune; entre nous
Il a passé la soixantaine;
On vous prendra pour deux époux.
On vont faire leur cinquantaine.

Ensemble. } Je vous quitte, etc.
 } mad. RIGOLO.
 } Mon cœur palpite
 } Au nom d'hymen,
 } D'avance je m'en félicite.
 } Nous deux ce cher monsieur Bohin,
 } Nous pouvons nous donner la main.

(*Il sort; Mad. Rigolo entre dans le pavillon du premier plan, dépose le carton de dessin et range quelques papiers.*)

SCENE III.

M^{me} RIGOLO, BONIN, *une lettre à la main, il entre par la grille qu'il referme.*

BONIN

Madame Rigolo, madame Rigolo! grande nouvelle, grande nouvelle!

M^{me} RIGOLO, *sortant du pavillon.*

Eh bien, M. Bohin qu'est-ce qu'il y a donc?

BONIN.

Une lettre timbrée d'Amsterdam, et à votre adresse.
(*Il la lui donne.*)

M^{me} RIGOLO, *Pouvant.*

Une lettre d'Amsterdam! c'est de M. le Baron, il m'annonce son retour, il arrive aujourd'hui. Ah! quelle fête de revoir ce bon maître! comme M. Edouard va être content!

BONIN.

M. le Baron Butler nous revient, diable! c'est une autre affaire, il ne s'agit pas de s'endormir alors... *hic opus, hic labor est.* où est mon élève d'abord?

M^{me} RIGOLO.

Il était là tout à l'heure.

BONIN :

Où est-il allé ! pourquoi l'avez-vous laissé seul ? je n'étais sorti qu'une minute pour aller à la poste , et quand je ne suis pas près de lui , je n'y suis plus.

M^{me} RIGOLO .

Ah ! mon dieu , soyez donc tranquille !

BONIN .

Le fait est que c'est un joli sujet ! Dieu ! le joli sujet !

M^{me} RIGOLO .

Comme il est instruit !

BONIN .

Je me suis plu à lui donner toute mon érudition . ce qui ne serait rien

M^{me} RIGOLO .

Mais comme vous lui avez inspiré l'horreur du jeu !

BONIN .

Oh ! c'est qu'avec moi , il n'est pas question de jouer aux billes ni au bilboquet , et comme je l'ai corrigé de sa gourmandise.

M^{me} RIGOLO .

Il est vrai que , depuis trois mois ; je trouve le compte de mes pommes , et qu'il ne me manque pas un seul pot de confiture .

BONIN , *en confidence* .

Et surtout , dites donc , madame Rigolo , et surtout , comme j'ai su le préserver de ce sexe dangereux . . . dont vous avez fait . . . dont vous faites partie . . . je suis sûr qu'il n'a pas l'idée d'une femme ! C'est que c'était là la condition importante de M. le Baron . Je puis dire que j'ai bien gagné ma pension de six cents livres .

Air : Hier encor j'aimais Adèle .

Je-lui donnai cent francs d'arithmétique,
Cent francs d'histoire et de dessin ;
Pour environ cent francs de rhétorique ,
Et pour deux cents francs de latin .
Cinquante francs de politesse ;
Et je joignis à ces arts d'agrémens ,
Un peu de grec et de sagesse
Pour compléter les six cents francs .

M^{me} RIGOLO , *baissant les yeux* .

Et alors un mariage trop long-temps différé ! . . .

BONIN .

Oui , madame Rigolo , c'est à vos pieds que je déposé

ma pension de retraite. Vous n'êtes pas sans avoir fait quelques petites économies ?

M^{me} RIGOLO.

Voilà vingt-cinq ans que je suis femme de charge.

BONIN.

Je vous le disais bien, vous avez mis nécessairement quelque chose de côté ; nous nous cotisons.

M^{me} RIGOLO.

Nous nous épousons .

BONIN.

Et nous nous retirons dans une petite maisonnette bien gentille.

M^{me} RIGOLO.

Pendant que je vaque aux soins du ménage...

BONIN.

J'achève ma traduction des Géorgiques...

M^{me} RIGOLO.

Pendant que je mets le pot au feu....

BONIN.

Je me nourris de mes racines grecques.

M^{me} RIGOLO.

Il nous arrive une demi-douzaine de petits Bonin....

BONIN.

Ils ont, dans leur père, un précepteur tout trouvé.

TOUS DEUX.

Ah ! c'est charmant ! Quel tableau !

M^{me} RIGOLO, *s'essuyant les yeux.*

J'en pleure de joie... Mais tout cela me fait oublier que M le Baton peut arriver d'un instant à l'autre ; je cours tout préparer.

BONIN.

Adieu, ma petite femme.

M^{me} RIGOLO.

Adieu, mon petit mari. (*Tendrement.*) Ne me regardez donc pas comme ça, monsieur Bonin. (*Revenant.*) Ah ! si mon pauvre défunt pouvait parler, il vous dirait s'il était dans du coton, celui-là ! Sans adieu, monsieur Bonin, sans adieu. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

BONIN, *seul.*

Je serai comme un petit chérubin, moi, avec cette femme-là... des qualités solides... elle est excellente cuisinière. Il faut convenir que je n'ai pas été trop maladroit de quitter Limoges, ma patrie, et de laisser-là mes petits Limousins, pour venir à Munich entreprendre une éducation bourgeoise et germanique... Dieu merci ! j'ai amené mon disciple à bien ; il a suivi tous mes conseils, et c'est comme si je la tenais, cette chère pension... Mais je crois l'entendre lui-même... apprenons-lui le grand événement...

SCÈNE V.

BONIN, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *à part.*

Elle va peut-être venir, et il est encore là !... Comment faire pour l'éloigner ?

BONIN.

Eh bien ! jeune homme, *albo dies notanda lapillo.* J'espère que vous savez ce que cela veut dire ?

ÉDOUARD, *à part, sans l'écouter.*

Je voudrais pourtant bien la voir.

BONIN.

Voilà le moment d'apprendre, par cœur, quelque tirade de circonstance... de l'Horace ou du Cicéron.

ÉDOUARD.

Ah ! je suis bien en train !

BONIN.

Je sais bien que vous aimeriez mieux courir ou jouer à la balle ; mais, quand votre père arrive...

ÉDOUARD, *vivement.*

Que dites-vous ? mon père !

BONIN.

Oui, Monsieur, il revient aujourd'hui même... il nous l'a écrit.

ÉDOUARD, *tremblé, à part.*

Grand Dieu ! je suis perdu !... Ah ! c'est fait de moi ! mon père !

BONIN.

Mais, qu'avez-vous donc? vous ne m'écoutez pas? cette nouvelle ne vous fait pas plaisir?

ÉDOUARD.

Ne m'interrogez pas, monsieur Bonin... si vous saviez...

BONIN.

Eh bien! quoi?

ÉDOUARD, à part.

Oui; je n'ai pas d'autre moyen... il faut le mettre dans mes intérêts.

BONIN.

Voyons; parlerez-vous? qu'est-il arrivé? auriez-vous perdu la belle montre que M. votre père vous a envoyée?

ÉDOUARD.

Mon cher maître; mon bon maître... apprenez que je suis amoureux!

ÉDOUARD.

Amoureux! de qui? de quoi? car enfin, on est amoureux de quelqu'un ou de quelque chose... Amoureux demande un régime.

ÉDOUARD.

D'une femme charmante!

BONIN.

Allons, allons, pas de mauvaises plaisanteries, s'il vous plaît... (*Riant.*) C'est pour me faire peur, à cause de la pension... Il est malin comme un petit diable!

ÉDOUARD.

Hélas! ce n'est que trop vrai!

BONIN.

Comment, Monsieur, sans ma permission?... Mais, non, c'est impossible... vous n'avez jamais vu que moi... je ne vous ai pas montré l'amour.

ÉDOUARD.

Air : *Non, ma nièce, vous n'aimez pas.*

A vingt ans, cela se devine,
Est-il besoin d'un précepteur
Pour admirer taille divine,
Deux beaux yeux, sourire enchanteur?
Pour celle que mon cœur adore

Je brûle nuit et jour, hélas !

BONIN.

Malgré le feu qui vous dévore,
Vous faites vos quatre repas.
Non, non, monsieur; non, non, vous n'aimez pas.

ÉDOUARD.

Mais je vous dis que si... je le sais bien, peut-être...
est-il entêté !

BONIN, *à part.*

Qui diable peut lui avoir donné de ces idées-là... Est-ce
que, par hasard, tout en lui parlant de cette vertueuse
M^{me} Rigolo ? (*Haut.*) Mais enfin, quel est l'objet de cette
belle passion ?

ÉDOUARD, *avec mystère.*

Vous ne le direz pas... vous me jurez le secret ? Eh
bien ! c'est Paméla, ma cousine.

BONIN,

Malheureux !... votre jeune cousine, la fille de M^{me} Mul-
dorf !... Avez-vous oublié que, depuis cinq ans, elle plaide
contre votre père, et qu'elle vient de gagner un procès
qui lui enlève la moitié de sa fortune ? De sa vie il ne consen-
tirait à un pareil mariage !... et j'espère bien qu'il ne saura
jamais... (*A part.*) Je ne risquerais rien... (*Haut.*)
Mais, vous n'y penserez plus... vous ne chercherez plus à
la voir... vous n'irez jamais chez elle ?

ÉDOUARD.

Oh ! mon Dieu ! non... elle doit venir ici, ce matin.

BONIN.

Elle n'y mettra pas les pieds... je le lui défends... Je
vais faire fermer toutes les portes, en commençant par
cette grille. (*Il donne un tour de clef et la remet dans sa poche.*)

Air : de l'Ecu de six francs.

Quelle audace ! quel trait indigne !
Pour empêcher ce rendez-vous
Je vais donner une consigne...
Grand Dieu ! quelle peste chez nous !
Mais je sais ce que je dois faire,
Et je vais par précaution
Tout autour de notre maison,
Placer un cordon sanitaire.

(*Il entre dans la maison.*)

SCENE VI.

EDOUARD , *seul.*

Oui , ferme , ferme... comme si j'étais là sans avoir une double clé (*Il la tire de sa poche.*) Elle ne pourra plus guères me servir... mais cependant Pamela est ma femme , on n'a pas le droit de m'en séparer. Si l'on me pousse à bout , je ferai quelque coup de ma tête , d'abord , et puis quand je serai mort , mon père sera bien avancé... (*regardant à la grille.*) Ah ! la voilà !... quel plaisir ! quel malheur !

SCENE VII.

EDOUARD , PAMELA *paraît à la grille , accompagnée d'une nourrice qui porte une barcelonnette , Edouard va écouter à la porte de la maison.*

PAMELA , *en dehors de la grille.*

Edouard , puis-je entrer ?

EDOUARD , *ému.*

Oui , oui , il faut qu'il la voie , quand il la connaîtra , il ne m'en voudra plus... elle plaidera pour moi , elle l'attendra.

PAMELA .

Allez toujours devant , ma bonne Madeleine , je vous retrouverai chez votre tante. (*la Nourrice s'en va par la droite.*)

EDOUARD , *ouvrant la grille.*

Chat , prends bien garde... ne fais pas de bruit... je tremble que madame Rigolo ne nous surprenne.

PAMELA , *entrant.*

Me voilà , tu vois que je suis exacte.

EDOUARD .

Personne de la maison ne t'a vue entrer ici ? quelle est cette femme qui te quitte ?

PAMELA .

Tu sais bien que je suis marraine , c'est la nourrice qui est venue me prendre , et je l'ai envoyée devant.

Air : *Que veut-il dire?*

Je suis marraine
D'un fort joli petit garçon,
Sa fête deviendra la tienne,
Car je puis lui donner ton nom,
Je suis marraine.

Je suis marraine,
C'est un fort beau commencement ;
Tous les deux l'hymen nous enchaîne ;
Peut-être un jour... en attendant.
Je suis marraine.

Mais qu'as-tu donc ? tu parais inquiet , troublé.

EDOUARD.

Tu ne sais pas le malheur qui nous menace ?

PAMELA.

Un malheur , parle donc vite.

EDOUARD.

Mon père va revenir.

PAMELA.

Ton père ! est-il possible !

EDOUARD.

Il arrive aujourd'hui même.

PAMELA.

Ah ! mon dieu ! ton père !... voilà déjà la peur qui me prend... on dit qu'il est si méchant ! et maman , quand elle apprendra... je cours la prévenir.

EDOUARD.

Air : *A nos adieux toujours je pense.* (Lully et Quinault.)

Eh ! quoi déjà ? restons ensemble ,
Paméla , tu veux me quitter ?

PAMÉLA.

Il le faut bien , ici je tremble ,
Plus long-temps je n'ose rester ;
Mais tu viendras.

ÉDOUARD.

Puis-je promettre ?

Tu m'écriras

Vite une lettre.

PAMÉLA.

Je t'écrirai vite une lettre

Ensemble :

TOUS DEUX.

Pour notre flamme,

Ah ! quel ennui !

Il faut donc nous quitter ainsi ?

ÉDOUARD.

Adieu, chère femme !

PANÉLA.

Adieu, cher mari !

ÉDOUARD.

Adieu.

PANÉLA.

Adieu, pense à ta femme.

ÉDOUARD.

Pense à ton mari.

Adieu, chère femme.

PANÉLA.

Adieu, cher mari.

(*Edouard l'embrasse.*)

SCENE VIII.

Les Précédens, BONIN.

BONIN, *en entrant.*

Maintenant, si elle entre, elle sera bien fine. (*Les apercevant.*) Par Jupiter, qu'est-ce que je vois là ! par où est-elle passée. (*A Edouard.*) Jeune insensé, qu'avez-vous fait, et vous, mademoiselle ?

PAMELA, *murmurant.*

Mademoiselle !

BONIN.

De quel droit vous introduisez-vous dans une maison respectable ?... n'avez-vous pas de honte, quelle conduite !.. quelle audace !

PAMELA.

Mais, monsieur.

BONIN.

Quels principes vous a-t-on donc inculqués !

ÉDOUARD.

Je veux que vous sachiez.

BONIN.

Je voudrais bien savoir qui est-ce qui a fait votre éducation ? depuis quand a-t-on vu une jeune fille, oubliant les convenances, la pudeur, se glisser furtivement chez un jeune homme !.. fi ! c'est affreux !

PAMELA, *pleurant et avec dépit.*

Monsieur, ce n'est pas un jeune homme... c'est mon mari.

BONIN.

Son mari!... son mari!... vous n'avez pas de mari ici, entendez-vous ?

PAMELA.

Si monsieur, j'en ai un, mais voyons donc, Edouard, tu ne parles pas.

BONIN, *étonné.*

Tu!.. tu!.. Ils se tutoient ?

PAMELA.

Est-ce que vous rougissez de votre femme, monsieur ? quand à moi, je veux le dire à tout le monde.

BONIN.

Sa femme! sa femme! suis-je bien éveillé.

EDOUARD, *ému.*

Oui, mon cher maître, voilà celle dont je vous ai parlé, ne vous ai-je pas avoué que j'étais amoureux.

BONIN.

Amoureux! encore passe, mais mariés... cela n'est pas possible.

PAMELA.

Hélas! monsieur, c'est pourtant comme cela.

BONIN, *la voix tremblante, et tombant sur une chaise.*

Mariés! ils seraient mariés! il me prend une sueur froide, vous n'avez donc pas pensé à votre père! vous n'avez donc pas pensé à moi.. (*plus bas.*) A ma pension? malheureux que vous êtes! et vous, madame, comment avez-vous pu entraîner à sa perte un innocent qui n'est pas majeur ?

PAMELA.

Je vous prie de croire que ce n'est pas moi qui ai commencé!... d'ailleurs, c'est mon cousin, et c'est maman qui nous a mariés.

BONIN.

Madame de Mulhdorf, elle a bien travaillé, mais enfin, comment avez-vous pu vous voir? car Dieu sait si je le quitte d'une minute.

EDOUARD, *tristement.*

Vous savez bien, quand je vous disais que j'allais à la chasse aux papillons.

BONIN, *se frappant le front.*

C'est donc ça que vous ne rapportiez jamais rien.

Air: vaud. au Jaloux du malade.

Mais enfin, ce beau mariage,
Où, quand, comment l'avez vous fait?

ÉDOUARD.

Pendant votre petit voyage.

BONIN.

Des mœurs d'ici voilà l'effet!

PAMÉLA.

Mon Dieu! quelle fureur vous gagne!

BONIN.

Il paraît qu'on fait des maris

Presqu'aussi vite en Allemagne

Qu'on les voit tromper à Paris.

Au moins chez nous, on fait des sommations respectueuses
au papa et à la maman, et cette madame Rigolo, qui n'en
a rien vu... ô gouvernante aveugle, et M. Butler, M. Butler
qui va revenir: (*On entend une ritournelle*) Miséricorde; se-
rait-ce lui? je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

ÉDOUARD.

Voilà mon père... il va entrer par la grille, M. Bonin,
réveillez-vous... il faut la cacher.

BONIN, tremblant.

La cacher? croyez-vous? oui.

ÉDOUARD.

Vite, Pamela, (*Il la fait entrer dans le pavillon du premier
plan.*)

BONIN.

Fermez donc la porte à double tour... attendez; (*Il va
pour tourner la clé, le Baron entre, Bonin se retourne vivement
en tenant toujours la clé derrière son dos.*)

SCÈNE IX.

M. BONIN, ÉDOUARD, LE BARON, M^{me} RI-
GOLO, Domestiques sortant de la maison.

CHŒUR.

Air: final de Patron Jedd. (*Le ciel est beau.*)

Ah! quel plaisir! notre bon maître

Dans ce séjour

Va réparer

À son retour.

Faisons-lui tous connaître

En ce jour

Notre amour.

(bis)

(bis)

LE BARON, *brusquement.*

Où est-il ce coquin d'Edouard ?

M^{me} RIGOLO.

Le voilà, Monsieur, le voilà, notre garçon... allons, monsieur Edouard, embrassez donc votre papa.

LE BARON, *embrassant Edouard.*

Bonjour, mon garçon, bonjour... comme tu es grand; bel homme ma foi... te voilà bientôt bon à marier.

EDOUARD, *vivement.*

Vous trouvez, mon père ?

BONIN, *appuyant.*

Oui, oui, ce serait assez *mon* idée.

LE BARON, *à Bonin qui a toujours le dos contre la porte, et qui tourne et retourne la clef dans la serrure.*

Ah! ah! monsieur Bonin, je ne vous avais pas vu; je suis votre valet.

BONIN, *sans se déranger.*

Monsieur le Baron, je suis bien le vôtre.

LE BARON.

Et cette santé ?

BONIN.

Mais vous êtes bien bon, ça se soutient. *(à part.)* Je ne pourrai jamais retirer cette maudite clef!

LE BARON.

Mais avancez donc, que l'on vous voie. Que faites-vous collé contre cette porte ?

Edouard fait des signes à Bonin.

BONIN.

Moi, Monsieur ? rien, rien du tout, *(se retournant et retirant la clef.)* C'est cette diable de serrure, que l'on ne peut jamais faire aller. Je dis toujours à madame Rigolo d'aller chercher le serrurier... ah! à la fin la voici.

Il met la clef dans sa poche.

LE BARON.

Je vois avec plaisir que vous n'avez rien changé dans la maison... c'est toujours là l'appartement de monsieur Bonin, et ici le pavillon de mon fils ?

BONIN.

Toujours, oui, toujours. *(à part.)* Il me fait trembler !

LE BARON.

Ah ça! vous dites donc que nous ne l'inverrons pas mousse sur quelque vaisseau, et que vous n'avez pas trop à vous plaindre de lui ?

La Pension de retraite.

BONIN.

Il n'y a pas le moindre reproche à lui faire. (*à part*)
Pauvre Bonin, tu mens comme un arracheur de dents.

LE BARON.

Parlez! je suis curieux de juger par moi-même de ses progrès, surtout dans le dessin... vous m'avez écrit que c'était un petit Raphaël; vous m'avez parlé de mon portrait fait de mémoire... je veux voir tout cela: entrons dans sa chambre.

BONIN, *à part*.

Ah! c'est le coup de grâce!

LE BARON.

Eh bien?

BONIN.

Pardon, mais dans ce moment-ci je crois que vous êtes chez l'encadreur.

M^{me} RIGOLO.

Mais non, il l'a rapporté.

EDOUARD.

Mon père, vous avez bien le temps, plus tard... et puis vous devez être fatigué... vous avez besoin de vous reposer.

LE BARON.

Hum! hum! la belle affaire, quelques cents lieues... me prenez-vous pour un damoiseau?... j'en ai vu bien d'autres.

M^{me} RIGOLO.

D'ailleurs, votre véritable portrait, Monsieur, le voilà (*montrant Edouard*). Venez avec moi, je vous ai ménagé de petites surprises.

Air: de Léonce.

Venez revoir votre jardin,
Vos fleurs, vos plantes étrangères;
Nous avons maint'nant deux volières,
Quatre espaliers, de bon raisin,
Et tout ça soigné de ma main.
Partout vous verrez d' mon ouvrage
Les tapis que j'ai su broder,
Et vous me r'connaitrez je gage,
Lorsqu'en passant devant sa cage;
Votr' perroquet va vous d'mander
Si vous avez fait bon voyage.

LE BARON.

Sans adieu, monsieur Bonin, nous avons à causer ensemble. Vous me rendrez compte de la conduite de ce drôle, et nous verrons si je puis tenir ma promesse envers vous.

BONIN.

Monsieur le Baron veut sans doute parler de la pens...

LE BARON.

Oui, oui, car vous savez nos conditions.

BONIN, à part.

Il me fait frémir !

EDOUARD, à mi-voix à Bonin.

Que de remerciemens, mon bon maître.

(Il va pour sortir.)

BONIN, de même.

Vous vous en allez ?.. qu'est-ce que vous voulez que 'en fasse ?

EDOUARD, bas.

Faites-la sortir.

BONIN, bas.

Dites donc, dites donc, vous me laissez là !

LE BARON.

Allons, morbleu ! venez-vous ?

Reprise du chœur d'entrée. Tout le monde sort excepté Bonin.

SCENE X.

BONIN. *seul.*

Ouf ! respirons un moment... quelle journée... j'en ai la fièvre... j'en ferai une maladie, c'est sûr. Je ne sais pour-quoi, mais la figure, la voix de monsieur le Baron me paraissent encore plus terribles qu'il y a un an... O amour & la plus grande de toutes les infirmités morales... mais me voilà seul, profitons-en pour renvoyer bien vite cette pomme de discorde.

Air : *Contredanse de la Clochette*
Il faut d'abord tout doucement,
D'ici, l'éloigner promptement,
Le moindre bruit que l'on ferait,
Tous les deux nous perdrait.

PAMÉLA, dans le pavillon, frappant à grands coups:

Ouvrez-moi. (bis)

BONIN.

Que le diable l'emporte!

PAMÉLA, frappant.

Ouvrez-moi, (bis)

Vite il faut que je sorte,

Ouvrez-moi.

BONIN.

Quel effroi!

PAMÉLA.

Ouvrez-moi!

BONIN.

Ah! l'étourdie! (il s'approche et dit à voix basse:) Paix donc, au nom du ciel! (Les coups redoublent.)

PAMÉLA, en dedans, criant impatientée.

Monsieur Bonin, monsieur Bonin!

BONIN.

Taisez-vous donc, les murs ont des oreilles.

PAMÉLA.

Et vous aussi... ouvrez-moi donc.

BONIN.

Quel démon! je ne sais si je dois, j'ai toujours peur qu'on ne vienne... attendez (il écoute, il va près de la porte et revient.)

SCÈNE XI.

Les Mêmes, M^{me} RIZOLLO paraît dans le fond et dit: Qu'est donc devenu monsieur Bonin? (elle l'aperçoit et reste toute surprise.)

PAMÉLA.

Ah! vous, ma chère madame.

Ah! devenez plus traitable.

N'ayez pas ces airs méchants;

Vous serez plus aimable

Quand j'aurai la clef des champs.

(Ici Bonin ouvre la porte.)

PAMÉLA, sortant.

Seule, puis-je être traitée.

De me voir rester ici?

Je ne veux être enfermée.

Qu'avec mon petit mari.

M^{me} RIGOLO.

Quelle infamie !... (*Bonin tressaille à ces mots ; Pamela pousse un cri, va pour s'enfuir par le fond, mais madame Rigolo l'en empêche en criant :*) Au secours ! au secours ! (*Pamela perd la tête et se sauve dans la chambre de Bonin, dont elle referme la porte. Lui se sauve par la droite. Madame Rigolo n'a pas vu entrer Pamela.*)

SCÈNE XII.

M^{me} RIGOLO, seule.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai vu ? Bonin, l'odieux Bonin avec, avec... je ne puis achever... est-ce possible ! ah ! les jambes me manquent... à son âge... un séducteur ! une tête à perruque ; un homme qui me baisait la main avant hier encore en me disant... un homme qui depuis cinq ans était ma coqueluche... (*elle pleure.*) Ah ! ce sera bien le dernier par exemple.

Air : *Dis-mot, mon vieux, dis-mot.*

De ton amour je ne suis pas jalouse,
S'il peut, ingrat ! assurer ton bonheur,
Puisse toujours cette nouvelle épouse
Me remplacer dignement dans ton cœur !
Mais pour toi seul, chaque jour aura-t-elle
Ces petits soins qui t'avaient tant séduit ?
Et chaque soir trouveras-tu près d'elle
Ton lait de poule et ton bonnet de nuit ?

Mais je me vengerai, je veux tout dire à monsieur Butler... quel raffinement de perfidie ! quel scandale ! (*appelant.*) Monsieur le Baron, monsieur le Baron !

SCÈNE XIII.

M^{me} RIGOLO, LE BARON.

LE BARON.

Allons, morbleu ! paix donc... le feu est-il à la Sainte-Barbe ?

M^{me} RIGOLO.

Pardon, Monsieur, c'est pour vous dire une chose épouvantable... Monsieur Bonin que je viens de trouver ici tête-à-tête avec une femme.

LE BARON.

Ici ? chez moi... êtes-vous bien sûre ?

M^{me} RIGOLO.

Je ne l'ai que trop vu.

LE BARON.

Comment, mille bombes !... Holà ! Laurent ! (*un domestique paraît.*) Que monsieur Bonin vienne me parler sur-le-champ (*le domestique sort.*) Comment, corbleu ! sans respect pour ma maison, pour mon fils...

M^{me} RIGOLO.

A la bonne heure, notre maître prend mes intérêts.

LE BARON.

Ah ! nous allons éclaircir ce mystère... viens fou... chez moi se permettre... lui qui paraît si tranquille.

M^{me} RIGOLO.

Ah ! Monsieur, il n'est pire eau que l'eau qui dort.

LE BARON, *au domestique qui entre.*

Eh bien ! pourquoi n'est-il pas venu avec vous ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il a dit qu'il était en train de se raser.

M^{me} RIGOLO.

C'est une ruse, ce n'est pas, son jour de barbe ; les mardis seulement.

LE BARON.

Point d'excuse ; qu'il vienne, je veux être obéi.

BONIN, *dans la coulisse.*

Mais il est impossible que monsieur le Baron, dans un pareil moment...

SCENE XIV.

Les Mêmes, BONIN, *la redingotte sur le bras, une serviette autour du cou, un côté de la figure savonné ; l'air très-embarrassé.*

LE BARON.

Arrivez donc, Monsieur, j'ai cru qu'il me faudrait aller vous chercher.

BONIN.

Mille pardons.

Air : vaud. de Partie carrée.

Vous m'appelliez, je vous ai fait attendre ;
Je me rasais, et ce n'est point un jeu,
A soixante ans la barbe n'est plus tendre
Et puis la main me tremble un peu ;

Il faut du temps pour que le savon fonde.

LE BARON.

Répondez-moi, vous osez me tromper?

BONIN, *continuant.*

Quand on se rase et qu'il faut qu'on réponde

On craint de se couper.

(*Passant son habit.*) Vous permettez? (*en se retournant il aperçoit madame Rigolo qui a les bras croisés et qui le regarde en hochant la tête.*) Ah! mon Dieu! elle aura tout dit.

LE BARON.

Est-il vrai, Monsieur, qu'au mépris de tous mes ordres, vous étiez, il n'y a qu'un instant, ici avec une femme?

BONIN.

Avec une femme... comment une femme?

M^{me} RIGOLO, *sèchement.*

Où une demoiselle!

LE BARON.

Répondez : oui, ou non?

BONIN.

Je pourrais dire non, mais je suis forcé de dire oui.

LE BARON.

Il est donc vrai?... je ne sais qui me tient... vous voudrez bien ne plus vous regarder comme attaché à mon fils.

BONIN, *à part.*

Ah grand Dieu! malheureux Edouard! (*le Baron va pour sortir, je... il... il machonne quelques mots.*) Monsieur, lorsqu'on a été pendant cinquante-sept ans et dix mois... d'ailleurs, Monsieur, c'est une femme mariée.

LE BARON.

Une femme mariée!

M^{me} RIGOLO.

Mais enfin, cette femme vous traitait de petit mari, car j'ai tout entendu?

BONIN.

Cette dénomination me convenait peut-être, Madame. (*A part.*) Attrape.

M^{me} RIGOLO.

Que veut dire cela?

LE BARON.

Seriez-vous marié secrètement?

BONIN, *à part.*

Quelle idée! mais au moins cela sauve la décence et la pension! (*Haut.*) Oui, monsieur le Baron, un mariage inconnu à tout le monde.

M^{me} RIGOLE.

N'achevez pas. (*Elle s'assied.*)

BONIN, à mi-voix.

N'en croyez pas un mot. (*A part.*) A l'autre, à présent, qui va se trouver mal.

LE BARON.

Comment? à votre âge!

BONIN.

Que voulez-vous? un vieux garçon....

Air : *Vaud. de la robe et les bottes.*

Le célibat tristement nous condamne
À voyager toujours seul ici bas ;
Pour s'appuyer c'est bien peu de sa canne,
De l'amitié l'on préfère le bras.
Quand on arrive à la fin du voyage
Il est bien doux pour de pauvres vieillards
De retrouver au sein de leur ménage,
Des pantoufles et des égards.

M^{me} RIGOLE, pleurant.

Hou! hou!

LE BARON.

Et bientôt qu'avez-vous donc, vieille folle?

BONIN.

Rassurez-vous, chère tante. Rigolo! vous allez vous rendre malade....

M^{me} RIGOLE.

Ah! le perfide! j'en mourrai! (*Elle sort en pleurant.*)

SCENE XV.

LE BARON; BONIN.

BONIN.

Ainsi, monsieur le Baron n'a plus rien à me dire?

(*Il se penche et sort en faisant une profonde révérence.*)

LE BARON, l'arrêtant.

Un moment, un moment, monsieur Bonin... ce n'est pas fini... Vous dites que vous êtes marié, c'est très bien; mais encore me faut-il des preuves.

BONIN.

Des preuves?

LE BARON.

Où est cette femme? je veux la voir.

BONIN.

Vous voulez la voir ?

LE BARON.

Il me semble que c'est tout naturel.

BONIN, à part.

Je tombe de Carybde en Scylla. (Haut.) Certainement, monsieur le Baron, j'aurai l'honneur de vous la présenter, c'était bien mon intention.

LE BARON.

Eh bien ! qu'attendez-vous ?

BONIN.

Voici l'heure de notre leçon de géographie... M. votre fils m'attend... Il faut qu'avant d'aller nous asseoir au Mississipi ; nous n'avons pas de temps à perdre.

LE BARON.

Eh ! morbleu ! vous donnez votre leçon une autre fois... pour le moment, il s'agit de me répondre... je veux voir votre femme, où est-elle ?

BONIN.

Mais, je la crois partie.

LE BARON.

Ne cherchez pas à me tromper ; sachez que je suis homme à faire visiter toute la maison.

BONIN.

Ne vous donnez pas cette peine.

LE BARON.

Alors, faites-la venir. S'il est vrai que vous soyez marié, vous n'avez rien à craindre... Encore une fois, où est-elle ? répondez ; sans doute dans votre chambre ?

(Il fait le geste d'y aller.)

BONIN, à part.

Tout est perdu ! (Haut, et se mettant au-devant du Baron.) Ne vous dérangez pas, je vais la chercher ; (à part.) au moins je pourrai la prévenir.

LE BARON.

Du tout, du tout ; restez là, vous n'auriez qu'à lui donner le mot.

BONIN.

C'est donc à dire que l'on ne peut pas en vouloir, pour un mauvais sujet ?

LE BARON.

Appelez-la, je veux connaître vos fredaines.

BONIN.

S'il est permis! grand Dieu! mes fredaines!...

LE BARON.

Que de façons! Voulez-vous que je l'appèle moi-même?

BONIN.

Non, non; vous lui feriez peur.

(*Appelant avec une petite voix.*)

Air: de la Signora malade.

(*à part.*) Venez, venez, ma chère,
En l'appelant tout bas
C'est plus sûr, et j'espère
Qu'elle n'entendra pas.

LE BARON.

Allons, plus haut, plus haut, morbleu!

De ceci faites vous un jeu?

BONIN, *appelant.*

Venez... elle s'avance;

La voici.

LE BARON.

Bien, silence.

(*Il fait passer Bonin de l'autre côté.*)

BONIN, *à part.*

Ah! mon Dieu! la voilà!

Comment sortir de là?

LE BARON, *à Bonin.*

La voilà, la voilà,

Restez-là, restez-là.

BONIN, *à part.*

Ensemble.

La voilà, la voilà,

Comment sortir de là?

PAMÉLA.

Me voilà, me voilà,

(*à part.*) O ciel! mon oncle est là!

SCÈNE XVI.

LE BARON, PAMÉLA, BONIN.

PAMÉLA, *à part.*

Je n'ose le regarder.

BONIN, *à part.*

Je suis mort.

LE BARON, *à Paméla.*

Avancez, n'ayez pas peur; elle est ma foi jolie!

PAMÉLA, *à part.*

Que va-t-il me dire?

BONIN, *à part.*

Que va-t-elle répondre?

LE BARON.

Voyons, ne tremblez pas comme cela, et parlez-moi franchement; je sais tout.

BONIN.

Oui, j'ai dit à M. le Baron que...

LE BARON, à Bonin.

Silence, et pas le moindre signe entre vous deux.

PAMÉLA, hésitant les yeux baissés.

Quoi? vous savez... que nous sommes mariés!...

(Le Baron observe Bonin.)

BONIN, à part.

Bon! pourvu qu'il ne lui demande pas avec qui.

LE BARON.

Et depuis quand avez-vous fait ce beau mariage?

PAMÉLA.

Depuis huit jours. (A part.) Comment, il ne se fâche pas!

LE BARON.

Pauvre enfant! mais, en vérité, c'est un meurtre!

BONIN, à part.

Jusqu'ici, ça va bien.

LE BARON.

Mais, dites-moi un peu où vous avez eu la tête?

PAMÉLA, à part.

Voilà sa fureur qui lui reprend. (Haut.) C'est maman qui a voulu nous marier.

LE BARON.

Il faut qu'elle soit folle d'avoir été vous choisir un mari comme celui-là.

BONIN, à part.

Gare au nom propre, tout-à-l'heure.

LE BARON.

Enfin, quel âge avez-vous?

PAMÉLA.

Mais, je n'ai pas tout-à-fait son âge.

LE BARON.

Parblén! je le crois bien!

PAMÉLA.

Cela ne nous empêche pas de nous aimer.

Air : vaud. de Turenne.

Il m'a promis une éternelle flamme,
Il m'a promis que son plus grand désir
Serait toujours d'obéir à sa femme.
Je ne pouvais pas mieux choisir,

Il m'a juré que j'étais la première
Qui sût faire battre son cœur.

LE BARON.

Ah ! vous auriez vraiment bien du malheur.
Si vous n'étiez pas la dernière.

PAMÉLA.

Vous ne m'en voudrez pas trop, n'est-ce pas ?

LE BARON.

Pourquoi vous en voudrais-je ?

PAMÉLA.

Quel bonheur !

LE BARON.

Je vais envoyer chez mon notaire pour qu'il dresse le
contrat de votre pension ; mais, qu'à mon retour, je ne la
retrouve plus ici.

Air : la loterie est la chance.

Vous avez avec sagesse,
Très bien dirigé mon fils,
Je vais remplir la promesse
Qu'à mon départ je vous fis.

BONIN, à part.

Je voudrais bien, mais je n'ose,
Lui dire la vérité ;
Car ce prix qu'on te propose,
Bonin, l'as-tu mérité ?

LE BARON.

Vous avez avec sagesse, etc.

BONIN, à part

Par l'amour et la jeunesse
Mes soins ont été trahis ;
Hélas ! que peut la sagesse
Contre le dieu de Cypris.

PAMÉLA, à part.

Malgré toute sa rudesse
Il ne paraît pas surpris
Que sans son aveu, sa nièce
Soit l'épouse de son fils.

Ensemble.

SCENE XVII.

BONIN, PAMÉLA.

BONIN.

Ma chère petite dame, vous allez me faire le plaisir de
vous en aller, et bien vite.

PAMÉLA.
Mais puisqu'il m'e pardonne.

BONIN.
Vous y êtes joliment, vous ne savez pas ce qu'il vous pardonne... votre mariage avec moi.

PAMÉLA.
Comment, mon mariage avec vous!

BONIN.
Sûrement, pour vous rendre service, j'ai été obligé de dire que j'étais votre mari, comme c'est gentil pour moi!

PAMÉLA.
Un vieux comme vous! c'est une horreur.

BONIN.
Bien, faites-moi des reproches encore!

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, EDOUARD.

EDOUARD.
Eh bien! mon cher maître, où en sommes-nous?

BONIN.
Qu'est-ce que vous me voulez? ne craignez pas de déranger dans ce moment-ci... ça commence à aller au père... (l'arrêtant.) Monsieur votre père peut revenir d'un moment à l'autre, et j'ai des raisons pour qu'il ne voit vous pas avec elle, allez vous-en.

EDOUARD.
Oh! ça m'est égal, j'ai pris mon parti.

BONIN.
Mais, ça ne m'est pas égal à moi.

EDOUARD.
Qu'il vienne, je veux tout lui avouer.

BONIN.
Comment, tout lui avouer!

PAMÉLA.
C'est cela, nous lui dirons tout.

EDOUARD.
Et si mon père ne veut pas me pardonner, eh bien, qu'il me fasse une pension, et je m'en irai.

BONIN, hors de lui.
Une pension! une pension! il me semble que si quel qu'un doit en avoir une... mais vous allez tout déranger,

vous ne savez donc pas que j'ai tout pris sur moi... que je me suis sacrifié pour vous rendre service.

SCENE XIX.

Les Mêmes, LA NOURRICE, portant une barcelonnette et en entrant par la grille.

LA NOURRICE.

Ah! vous v'la ma petite dame, qué qu' vous devenez donc? y a trois heures que je croquons le marmot, j'ai cru que vous n'alliez pas revenir. (*Elle pose sa barcelonnette par terre.*)

PAMELA.

Cette pauvre Madeleine, je l'avais oubliée.

BONIN, stupéfait.

Une Nourrice, et une barcelonnette!

LA NOURRICE.

Je me sommes lassée de vous attendre, et je venons vous dire que v'la bientôt l'heure du baptême, n' faut pas faire attendre c't' innocent.

BONIN,

Un baptême! et moi qui croyais qu'il n'y avait qu'un mariage! (*On entend la voix du Baron.*) Ah! les jambes me manquent, voici M. le Baron, sauvez-vous Nourrice, sauvez-vous! (*Il la pousse dehors.*)

SCENE XX.

Les Précédens, excepté la Nourrice. M^{me} RIGOLO, à la fenêtre.

M^{me} RIGOLO.

Que vois-je, M. Bonin avec une Nourrice!

BONIN.

Ah! mon dieu! elle a oublié la barcelonnette. (*Appellant*) la Nourrice! la Nourrice! elle ne m'entend pas, et l'enfant où est-il cet enfant. (*Il prend la barcelonnette, et cherche à la bacher.*)

M^{me} RIGOLO, à la fenêtre.

C'en est trop! je ne puis en voir davantage. (*Elle disparaît.*)

SCENE XXI.

Les Mêmes , *excepté* M^{me} RIGOLO.

BONIN , *il cache la barcelonnette sous sa redingotte.*

(*A Paméla.*) Vous madame , donnez-moi le bras... de ce côté-ci , vous voyez bien que l'autre est occupé. (*Il prend le bras de Paméla.*) Et vous M. Edouard , allez vous-en , allez vous en , et au nom du ciel ne nous trahissez pas.

SCENE XXII.

Les Précédens , LE BARON , M^{me} RIGOLO.

LE BARON.

Eh bien , M. Bonin , j'avais défendu que mon fils se trouvât en présence de cette femme !...

EDOUARD.

Mais mon père.

LE BARON.

Taisez-vous , monsieur , ce n'est pas vous que j'interroge.

M^{me} RIGOLO.

Il faut que vous sachiez , monsieur !...

LE BARON.

Madame Rigolo , nous allons nous fâcher.

M^{me} RIGOLO , *s'oub'iant.*

Eh bien , M. le Baron , fâchez-vous... chassez-moi si vous vous voulez... je parlerai ! un complot abominable , un enfant , une Nourrice qui sort d'ici , et demandez-lui ce qu'il tient sous son bras.

BONIN , *troublé au dernier point.*

Vous me perdez , madame Rigolo... (*il cherche à cacher la barcelonnette.*)

LE BARON.

M. Bonin ! (*soulevant la redingotte de Bonin.*) Mille tonnerres ! qu'est-ce que c'est que cela !

BONIN , *laissant tomber la barcelonnette.*

Ça se voit de resté.

LE BARON.

Quel scandale !... sortez de chez moi.

EDOUARD.

Mon père , je ne souffrirai pas...

LE BARON.

Silence !.. et vous, Monsieur, emmenez votre femme.

BONIN.

Ma femme !.. ma femme... je n'y tiens plus ! vous pouvez bien la garder. Il n'y a pas de madame Bonin ici... je m'en vais, vous vous arrangerez comme vous voudrez avec votre fils et votre nièce.

Il sort furieux.

SCENE XXIII

Les Mêmes, excepté BONIN.

LE BARON.

Ma nièce !.. que veut-il dire ?

PAMÉLA.

Oui, Monsieur, cette nièce que vous refusez de voir depuis si long-temps.

LE BARON.

Je m'y perds... ma nièce... la femme de monsieur Bonin.

EDOUARD, *d'un ton suppliant.*

Non, mon père, c'est la mienne.

LE BARON.

Votre femme ! est-il possible ?.. ah ! je suis le plus malheureux des hommes !

(Il reste accablé.)

Air à deux voix : *Ecoute, écoute, écoute. (Des mauvaises têtes.)*

EDOUARD.

Pardon (*ter.*) mon père,

Oubliez votre courroux ;

Pardon (*ter.*) mon père,

Ah ! de grâce, appeaisez-vous.

PAMÉLA.

Pardon (*ter.*) j'espère

Appaiser votre courroux ;

Pardon (*ter.*) soyez mon père,

Pardonnez à mon époux.

TOUS DEUX.

A quoi servirait,

Quand le mal est fait,

De nous repousser

Et de nous chasser ?

Ensemble.

Oui, je le sens ^{la femme} _{le mari} que j'adore
Ne peut suffire aux besoins de mon cœur;
Nous nous aimons, mais il nous faut encore
Votre amitié pour garant du bonheur.
Pardon, pardon, etc.

LE BARON.

Qui ? moi , corbleu ! pardonner quand , depuis dix ans ,
je suis haï par votre mère.

PAMÉLA.

Oh ! non , Monsieur , jamais ma mère n'a su haïr...
n'a-t-elle pas souvent cherché à vous faire revenir de vos
préventions ? n'a-t-elle pas souvent voulu presser son frère
dans ses bras ? mais il l'a repoussée.

LE BARON.

Cela n'est pas !

PAMÉLA.

Si , Monsieur , je le sais bien , moi ; puisque j'étais la
confidente de maman , puisqu'elle venait pleurer auprès de
moi.

LE BARON.

Comment ! tandis qu'elle plaïdait contre moi , qu'elle
cherchait à me priver de ce qui m'appartient...

PAMÉLA.

Mais , trois fois , n'a-t-elle pas voulu vous proposer
d'accepter la moitié de la somme qui faisait l'objet de votre
différend ?

LE BARON.

Je !devais obtenir le tout... mais , corbleu ! ne vous
mélangez pas de cela. Votre mère m'a privé de ma fortune ,
elle devait être contente , et ne pas faire le chagrin de
mes vieux jours.

PAMÉLA.

Ah Monsieur ! que je vous plains de penser ainsi de votre
sœur ; mais fussiez-vous m'accabler de toute votre colère ,
vous saurez la vérité ; vous saurez que cette femme , que
vous regardez comme votre ennemie ; n'a contrarié vos
desseins que pour vous servir malgré vous. Elle savait que
la perte de ce procès achèverait de vous aigrir contre elle,
contre moi , qui ne vous ai rien fait ; elle savait que vous
étiez trop fier pour rien recevoir d'elle... (*mouvement du
Baron.*) oh ! vous aurez beau vous fâcher , oui , vous êtes
fier , et en m'unissant en secret à votre fils , sans rien

La Pension de retraite.

exiger de lui, elle a voulu que je lui apportasse pour ma dot, la somme qu'elle a gagnée à vos dépens.

TOUS.

Est-il possible !

PAMÉLA, *en pleurant.*

Voilà, Monsieur, voilà ce qu'elle a fait ; voyez maintenant si elle a de la haine pour son frère.

LE BARON, *attendri.*

Est-il bien vrai !... allons, morbleu ! embrassez-moi donc ; je suis pour jamais réconcilié avec toi, avec ta mère, avec ton mariage.

Edouard et Pamela se jettent dans les bras du Baron.

EDOUARD, PAMÉLA.

Air : *Guidés par l'espérance.* (Veuve du Malabar.)

Ensemble.	{	O moment plein d'ivresse !
		Ah ! pour nous deux quel plaisir !
		Sur son cœur il nous presse,
		Nos chagrins vont finir.
		LE BARON et mad. RIGOLO.
{		O moment plein d'ivresse !
		Pour mon cœur ah ! quel plaisir !
		Dans mes bras je les presse,
		ses bras il les presse,
		Nos chagrins vont finir.

LE BARON.

Ah ça ! mes enfans, c'est très-bien, vous êtes mariés, mais cette barcelonnette ?

PAMÉLA.

Je suis marraine aujourd'hui, et c'est un cadeau que je fais à mon fillen.

M^{me} RIGOLO.

Ah ! bonté divine !.. et ce malheureux monsieur Bonin, que sera-t-il devenu ?.. Nous l'avions soupçonné d'une chose dont il est incapable. (*Elle relève la barcelonnette.*)

EDOUARD.

J'espère qu'il sera compris dans l'amnistie générale ; il ignorait mon secret, et tout ce qu'il a fait a été par dévouement pour moi.

M^{me} RIGOLO.

Ah ! il est si boa !

EDOUARD.

Tenez le voilà.

SCENE XXIV.

Les Mêmes , M. BONIN , son parapluie et son mouchoir à la main, son paquet sous le bras, et une pille de livres attachés à une corde.

TOUS.

Ah ! le voilà , ce pauvre homme.

BONIN, la voix altérée.

Je vous demande pardon , monsieur le Baron , si je me présente encore devant vous . . . je ne viens que saluer encore une fois ces murs . . . Ce sont les adieux de Coriolan . . . banni par les Romains .

TOUS.

Comment ?

LE BARON.

Ah ! ah ! monsieur Bonin , vous paienez cher tous vos artifices !

BONIN.

Cher , cher , six cents francs par an , c'est un prix fait ; mais j'y renonce volontiers , puisque je n'ai pas su le mériter.

LE BARON.

Allons , vous êtes un brave homme , je le vois , et je ne vous en veux plus. *(Il lui prend la main.)*

EDOUARD.

Oui , monsieur Bonin , tout est arrangé , mon père s'est laissé toucher.

BONIN.

Comment ! . . . et moi , me laissera-t-il toucher . . . son cœur ?

M^{me}. RIGOLO.

Oui , mon cher ami.

BONIN.

Ah ça ! mais comment se fait-il . . .

LE BARON.

Mes enfans , suivez-moi , allons embrasser ma sœur. Quant à vous , mon cher Bonin , qu'à vous suffise de savoir qu'à dater d'aujourd'hui , vous avez votre pension de retraite.

BONIN.

Je l'ai ! . . . je l'ai ! . . . O jour trois fois heureux ! j'épouse madame Rigolo , et je prends ma retraite !

VAUDEVILLE.

Air : vaud. des Limites.

PANÉLA.

Tous deux évitons que l'ennui
Ne se glisse dans le ménage,
Sachons donner un démenti
Aux détracteurs du mariage;
Car on nous dit qu'il vient un jour,
Où le plaisir que rien n'arrête,
Sonne le rappel pour l'amour
Et pour l'hymen bat la retraite.

ÉDOUARD.

Plein d'ardeur le soldat Français
Qui ne connaît pas l'épouvante,
Marche et ne recule jamais
Quand un grand péril se présente;
Craignant s'il revient sur ses pas,
L'apparence d'une défaite,
Il risque plutôt dix combats
Que de tenter une retraite.

MAD. RIGOLO.

Je vais prendre un second mari,
D'espoir déjà mon cœur pétille;
Peut-être avant un an d'ici
Je serai mère de famille.
Déjà je vois un ptit' Bonin
Avec son tambour, sa trompette,
Sonner le rappel le matin
Et le soir battre la retraite.

BONIN, au public.

D'avoir mal rempli son devoir
Le Précepteur tremble lui-même,
Et ne peut demander ce soir,
Messieurs, qu'une indulgence extrême;
Mais demain venez de nouveau,
Que chacun aidant la recette,
Apporte un acompte au bureau
Pour ma pension de retraite.

FIN.

